

Rota et Fellini Entre la bagatelle et le *pasticcio*

Mario Patry

Numéro 288, janvier–février 2014

Federico Fellini : le poète, le rêveur et le magicien

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71030ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

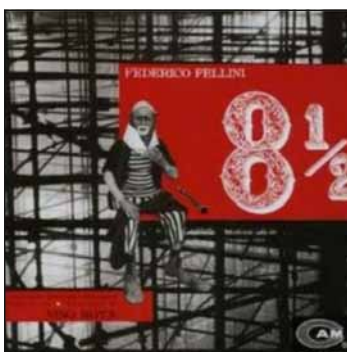
0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Patry, M. (2014). Rota et Fellini : entre la bagatelle et le *pasticcio*. *Séquences*, (288), 22–23.



Rota et Fellini

ENTRE LA BAGATELLE ET LE PASTICCIO

Né à Milan le 3 décembre 1911, Giovanni Rota Rinaldi (Nino pour les intimes, mais nous en sommes tous!) a neuf années de plus que son ami Federico Fellini. Rota va rester, sa vie durant, le principal collaborateur et complice, depuis la première heure [*Le Cheik blanc / Courier de cœur* (*Lo sceicco bianco*), du génie démiurge du cinéma italien. Subitement victime d'une thrombose coronaire le 10 avril 1979 [après la sortie de *Répétition d'orchestre* (*Prova d'orchestra*) et deux ans après son mentor, Roberto Rossellini], Rota laissera Fellini, avec nous, profondément désesparé. En tout, quatorze films et deux épisodes de films à sketches auxquels l'enfant prodige - «doté d'un talent hors du commun, qui à dix ans, comptait déjà D'Annunzio et Toscanini parmi ses admirateurs» (Tullio Kezich, *Fellini, Paris, Gallimard, 2007, p. 134*) - aura apporté une contribution essentielle et authentiquement ludique à son ami Fellini, dont il est permis de partager désormais l'œuvre en trois périodes distinctes.

Mario Patry

La première, la période de la jeunesse, a certainement beaucoup vieilli, de *Le Cheik blanc / Courier de cœur* à *Les Nuits de Cabiria* (*Le notti di Cabiria*). La seconde, celle de la pleine maturité, va de *La dolce vita* (*La Douceur de vivre*) à *Répétition d'orchestre*. Puis, la période du déclin et du vieillissement, de *La Cité des femmes* (*La città delle donne*) jusqu'à *La voce della luna* (*La Voix de la lune*). Il apparaît toujours trop sommaire de résumer en deux pages imprimées la plus importante contribution qualitative sur le plan mélodique, et quantitative même au plan de l'orchestration, dans l'histoire pourtant fournie et chargée de la musique pour le cinéma entre un compositeur et un cinéaste de premier plan. Ce «créateur de l'ombre» a donné une âme et fourni l'atmosphère onirique au plus «lunaire» et «funèbre» des cinéastes italiens, dont les séquences essentielles se déroulent, au surplus... la nuit! Mais attention : si Sergio Leone a la réputation d'être un cinéaste «solaire» reconnu comme une «planète», il faut bien reconnaître que Fellini représente à lui seul un «univers». Allons donc tout de suite à l'essentiel en privilégiant certaines œuvres qui se détachent du lot. D'abord, il y a le thème pathétique joué à la trompette par Gelsomina Di Costanza dans *La strada*, que Zampino reconnaît dans un lieu abandonné à la fin et qui nous arrache les larmes à nous aussi, encore aujourd'hui. *La dolce vita* représente l'«Heptade» de Fellini – le septième film de son auteur qui, par surcroît, se partage en sept parties! –, aux sens propre et figuré, où Nino Rota joue sur plusieurs registres, de la bagatelle à *v* parfois racleur, avec le charme suranné d'une époque aujourd'hui bien révolue, celle du tournant des *fabulous sixties* (de *Jingle Bells* à *French Cancan...*), avec des réminiscences de mélodies populaires (surtout de jazz) sud-américaines! D'où le caractère parfaitement «international» de cette œuvre déjà prodigieuse et apparemment insurpassable. Et que dire de la tonitruante *Entrée des gladiateurs* (*L'entrata degli gladiatori*), maintes fois reprise par l'univers... et l'industrie du cirque [auquel Fellini consacra aussi un film, *Les Clowns* (*I clowns*), et qui est passée dans la culture populaire – tout comme le titre du film – comme un lieu commun trop souvent rabattu, mais que voulez vous... c'est ça la rançon de la gloire! Puis, à partir de *Huit et demi* (*Otto e mezzo*), le ton se fait soudainement plus sérieux et les références musicales nous transportent dans l'univers de la musique classique, même lorsqu'elle est «légère» (*La danse des flûtes* du *Casse-noisette* de Tchaïkovski). La variété prodigieuse des thèmes et des rythmes servent de lien entre les séquences de ce long rêve éveillé. Pensons, entre autres, au passage fameux de «l'illusionniste», telle «une séance décousue de psychanalyse», dira Fellini, et auquel on reprochera de ressembler à un exercice de «masturbation intellectuelle» (sic!).



Nino Rota

Huit et demi, c'est déjà un accomplissement sublime et une «somme», aux sens propre et figuré, alors que *La dolce vita* apparaît plutôt comme un «centon» (collage de musiques préexistantes) en comparaison. La séquence finale où un jet conique de feu de lumière de projecteur isole Guido enfant (*La Passerella d'addio*) sur la piste du cirque (ce que Sergio Leone n'oubliera pas de sitôt), à l'ombre d'une structure aérospatiale cubique et squelettique, est digne d'un film de science-fiction en devenir, mais Rota n'a pas encore dit son dernier mot... Il va insinuer le thème envoûtant autant qu'inspiré de l'orchestre *ripieno* des cordes dans *Amarcord* (qui veut dire «Je me souviens» en romagnol), dont le *Sidewalk parade* ou *Le manine di primavera* (littéralement, «Les mannes du printemps») en italien (*Amarcord medley*) nous offre un morceau d'anthologie entraînant, difficile à surpasser. Et pourtant, si ! Le chef-d'œuvre absolu surviendra avec *Casanova*, où il livre pour la première fois dans l'Histoire de la musique de films, un thème de plus en plus funèbre et nocturne à souhait, au-dessus d'une mer (fabriquée en sacs de plastique !) qui incarne assez bien, et en raccourci, l'angoisse de la castration du personnage incarné par un Donald Sutherland transcendant, comme un pantin dérisoire et pathétique «devant le sexe féminin anonyme», avec un orchestre complet... en harmonica de verre ! C'est tout simplement magique ! Même Ennio Morricone criera au génie. Et que dire de ce moment d'«orgasme» simulé par le thème du petit oiseau en forme de marionnette, qui introduit un véritable oasis de couleurs au milieu du thème qui semble (par contraste) en noir et blanc, par un procédé similaire à celui auquel Bernard Hermann avait eu recours dans la partition de *Psycho*.

Mais il faut se prévenir d'avance que Rota ne cède jamais à la facilité (ce en quoi Morricone a parfois péché) ni à la complexité à outrance non plus (sur le plan de l'orchestration, on s'entend), mais «c'est la simplicité qui distingue», disait Pasolini. Même à travers le thème du «Défilé ecclésiastique» dans *Mamma Roma* (dont la scène servira de page couverture au célèbre livre d'Aldo Tassone, *Le Cinéma italien parle*, Paris, Edilig, 1982 - lecture incontournable pour s'initier à la culture et la civilisation italienne et son cinéma !), on ne peut que partager l'humour ironique et sarcastique dont l'effet est tout simplement dévastateur. Et que dire du thème baroque et dépouillé (quel paradoxe !) qui frôle l'austérité antique d'un Petrone revisité par le filtre ou le prisme exubérant d'un «péplum pour intellectuels» et d'une «fable pour adultes» (Giovanni Grazzini) du *Satyricon*. Mais nous devons suivre ce précepte de Federico Fellini lui-même, qui recommandait aux spectateurs que «l'on devrait aller au cinéma avec l'innocence d'un embryon».

Trêve de plaisanterie, on est tout simplement saisi par l'émotion qui nous monte à la gorge, lorsque l'on entend le *Glas concertino* dans *Et vogue le navire (E la nave va)* - dernière œuvre majeure sur le plan musical à tout le moins, selon moi, de Fellini - clin d'œil à l'orchestre en harmonica de verre de Nino Rota du *Casanova*. Il s'agit, en réalité, d'un *Impromptu* de Franz Schubert

le céléberrime moment musical numéro 2, *Andantino* en fa mineur. Toutefois, il faut prévenir le lecteur que, jusqu'à *La dolce vita* inclusivement, toutes les trames sonores de Nino Rota pour Fellini, sont en mode mono, ce qui ne gâte pas pour autant le plaisir de l'écoute, une fois acceptée cette convention ou cette concession préliminaire. Mais il existe de très nombreuses compilations où la musique est accessible en mode stéréo, orchestrée par Nino Rota lui-même, de son vivant. Je vous propose surtout le disque vinyle, édité chez Polydor en 1974 : *Rota: Toutes les musiques de film de Fellini* (jusqu'à *Amarcord*). Pour le reste, je vous suggère très fortement l'acquisition de *Huit et demi (Otto e mezzo)* qui est absolument et incontestablement «indémorable». Réédité le 26 août 2002 sous le label CAM, il est un peu dispendieux (autour de 59,95 \$, en dollars canadiens, à l'état neuf), mais c'est le disque de base, résolument incontournable pour le ciné-méromane en vous, à la recherche d'émotions fortes... et délétères.

Puis, il faut absolument vous procurer *Fellini Casanova*, dont le film est aujourd'hui malheureusement inaccessible soit pour la location ou la vente, du moins au Canada (donc introuvable, même à La boîte noire). Le disque, réédité le 30 mars 1999 en CD audio - dont la version à l'état neuf se détaille... à 3 769 \$, en dollars canadiens - va vous donner le goût d'attendre son éventuel passage sur les ondes d'ARTV ou de TFO, durant l'année en cours. Il s'agit d'une œuvre intellectuellement «exigeante» (tout comme le film, d'ailleurs), mais spirituellement stimulante et réconfortante. Pour les incurables sentimentaux - et une suggestion de musique de mariage, pourquoi pas ? -, il faut vous référer à la trame sonore de *Amarcord* (autour de 34,99 \$, en dollars canadiens), dont «la langueur nostalgique nous envahit», et le fini technique et la magie éblouissante, vous surprendra par son classicisme et sa modernité tout à la fois, tout en préservant son caractère très italianisant. Amusez-vous bien et, surtout, bonne écoute ! ♪